

La petite musique d'Isabelle Stengers

Entretien avec une philosophe de l'invention

Vinciane Despret et Carl Havelange

Pour *Le carnet et les instants*, janvier-mars 1997.

Et si c'était un livre? Mais il en faudra sept à Isabelle Stengers, cet hiver et ce printemps, pour dessiner, si neuf, si ancien, le paysage des pratiques scientifiques¹. Et si c'était une forme-mouvement? Ce serait celle d'une double collection qui mène de la découverte à l'empêchement de penser en rond². Et si c'était une manière d'écrire? Ce serait comme une petite musique spéculative explorant la gamme des possibles: allegro! allegro! La musique est née de soi, toujours, quand bien même elle a pour vocation de décrire le monde. Et si c'était un éclat de rire? C'est celui qui renverrait dos à dos l'ascétisme froid de la rationalité et l'ironie sans joie de la pensée critique. Et si c'était une couleur? Elle serait bleue et noire, piquée d'étoiles comme le cosmos, verte, sans doute, comme l'écologie, mais surtout chatoyante, étoffe bigarrée comme le sont nos pratiques scientifiques. Si c'était un lieu? Ce serait celui où se croisent le ciel et la terre, où se construit une écologie des pratiques, qui permet d'affirmer la coexistence de savoirs aussi disparates que l'ethnopsychiatrie et la physique des neutrinos. Et si c'était un prétexte - un pré-texte? Ce serait pour nous, celui de donner à lire quelques fragments de la pensée jubilatoire d'Isabelle Stengers...

Et si c'était, donc, une passion? Ce serait celle de comprendre et d'écrire la passion qui anime ceux qu'on appelle les scientifiques et qui féconde leurs

¹Les deux premiers volumes - *La guerre des sciences et L'invention de la mécanique: pouvoir et raison* - sont déjà parus. Suivront, entre janvier et mai: *Thermodynamique: la réalité physique de la crise* (t.3); *Mécanique quantique: la fin du rêve* (t.4); *Constructivisme: au nom de la flèche du temps* (t.5); *Sortir du laboratoire: la question d'émergence* (t.6); *Cosmopolitiques: pour en finir avec la tolérance* (t.7).

²Coédition La Découverte/Les empêcheurs de penser en rond.

pratiques et leurs savoirs. C'est d'abord la passion d'un auteur, Isabelle Stengers, qui nous dit: "Moi j'essaie de faire exister quelque chose dont j'affirme bel et bien que c'est une fiction [...] Mon discours est de l'ordre de ce qu'on appelle le performatif, c'est-à-dire qu'il consiste à trouver des mots qui fassent exister un possible, et à penser que cela, ce possible d'être présent et le fait que l'on puisse s'y référer, peut, en tant que tel changer les choses. S'il est question des scientifiques de la nature, ou des scientifiques de terrain, de tous ceux qui se rapportent à un ordre de faits, qui doivent mettre à l'épreuve leurs énoncés, mon travail est absolument distinct du leur. Mon travail est aussi passionné que le leur, mais ce qui me passionne, c'est ce dont ces scientifiques et les praticiens de la connaissance en général sont et peuvent devenir capables, et non pas comment [ils prétendent] fonder leurs énoncés. Par exemple je m'intéresse à Prigogine: c'est qu'il ait pu faire ce qu'il a fait qui m'intéresse et pas - ou très secondairement - que ce qu'il a fait soit finalement reconnu par les scientifiques ou pas. Or lui, c'est la seule chose qui l'intéresse".

Passion de part et d'autre, mais celle d'Isabelle Stengers - volonté de comprendre sans disqualifier - se construit sur un autre mode que celui du physicien: "quand le physicien, dit-elle, répond à l'épistémologue "si tu veux nier ma passion, tu me tueras", il le dit sur un mode qui, à moi, ne me convient pas parce que c'est un mode guerrier, parce que, si le scientifique a besoin d'une foi dans la possibilité d'atteindre une vision du monde physique, à ce moment là, ce dont il a besoin c'est de croire que la physique est une science non seulement pas comme les autres - ça c'est tout à fait admissible - mais une science qui transcende toutes les autres, la science qui a pour objet de dire la vérité du monde et qui donc a pour corrélat que les autres pratiques scientifiques atteignent quelque chose de l'ordre de l'illusion - ou du seulement dérivé à propos du monde". Il s'agit en somme "de trouver des mots qui puissent dire cette passion sans que ces mots disent la guerre, disent une différence qui oppose, disent une différence qui disqualifie".

Passion de comprendre et d'écrire, passion qui se déclare lorsqu'elle invite le lecteur à ne pas oublier, sous les mots, la présence de l'auteur "Je ne décris pas un état de chose anonyme et qui pourrait prétendre à mettre les gens d'accord. Il est très facile de faire oublier ça au lecteur. Il est très très facile, surtout quand on trimbale des énoncés et des références érudites, de se proposer en lui disant *ce qui*

est. J'ai essayé de lutter délibérément contre cette idée que ce que je dis traduit une situation de fait. Ce fut comme un leitmotiv: imposer et réimposer l'idée que le lecteur est en train de participer - et j'espère - d'être influencé par une construction que je propose, pour répondre à un problème bien défini. Je ne parle pas en vérité [...], je parle pour faire exister un possible. Il y a une espèce de jubilation à pouvoir affirmer ça et à pouvoir dire en même temps que ce n'est pas une raison pour faire n'importe quoi. Ce n'est pas parce que je veux influencer, parce que je veux faire exister quelque chose dont le possible ne préexiste pas comme tel, que l'on pourra dire "tout cela n'est qu'une fiction". Non, au contraire, je peux aligner tous les arguments qui font sérieux, qui font érudits, qui sous d'autres plumes feraient preuve, et dire et rappeler "ça ne prouve rien, ça ne prouve rien, ça ne prouve rien...".

Passion de comprendre et d'écrire, passion de créer - *poésie* -, la science de la philosophe serait-elle science-fiction? Oui, sans doute, mais à condition de reconnaître que toute science, des sciences de la nature aux sciences humaines, est un processus *poétique*, c'est-à-dire un processus de fabrication, à condition de faire la différence entre la position de l'humour et celle de l'ironie: si pour la première tout est fiction, pour la seconde tout *n'est que* fiction. Le corollaire de cette distinction étant que toutes les fictions ne se valent pas. Ceci avait déjà amené Isabelle Stengers, dans *L'invention des sciences modernes*, à dessiner, comme elle le définira dans son premier *Cosmopolitiques*, "la figure apparemment paradoxale de "sophistes non relativistes", de praticiens capables à la fois d'affirmer que "l'homme est la mesure de toutes choses", et d'entendre l'énoncé selon lequel "toutes les mesures ne se valent pas", comme un impératif à devenir digne de s'adresser à ce qu'on prétend mesurer. Ces sophistes, qui ne se complairaient pas à la triste constatation de la relativité de la vérité mais affirmeraient la vérité du relatif - ce que j'appelle l'humour de la vérité - seraient dès lors tout aussi bien capables de rejouer la signification de la filiation qui identifie science et lutte contre l'opinion et le mythe"³. La philosophie, dans cette perspective, peut alors se définir comme une opération de diagnostic, au sens de Nietzsche, c'est-à-dire un diagnostic qui "doit avoir la puissance du performatif"⁴.

³*La guerre des sciences*, p.24.

⁴*Ibidem*, p.25.

Ce diagnostic “portant sur les devenirs n’est pas le point de départ d’une stratégie mais relève d’une opération *spéculative*, d’une expérience de pensée [...] Et, contrairement aux expériences de pensée qui relèvent des pratiques scientifiques, les possibles ici ne sont pas déterminés et l’enjeu n’est pas la création d’un dispositif qui permettrait de les mettre à l’épreuve”⁵. Sans doute, le rôle du philosophe est-il différent de celui du physicien dans la mesure où “l’opération de diagnostic quant aux devenirs ne suppose pas l’identification de possibles, mais d’abord une lutte contre les probabilités, et une lutte dont les acteurs doivent eux-mêmes se définir contre les probabilités”⁶. Cette question des probabilités nous paraît tout à fait essentielle dans la mesure où elle implique une prise de position fondamentalement politique. Les probabilités, c’est ce qui est prévisible et calculable étant donné un ensemble de facteurs identifiables et traduisibles en termes de rapports de force. Au carcan de ces probabilités, l’auteur oppose l’invention du possible. “Le possible”, nous dit-elle, “a besoin qu’on lui invente des mots, ou qu’on invente une syntaxe différente, puisque la syntaxe qui nous est offerte traduit la situation telle qu’elle s’impose à nous, et cette situation elle, propose une histoire, et c’est contre cette histoire que je veux lutter. Cette histoire contre laquelle je veux lutter est une histoire où, comme on dit, selon toute probabilité, la guerre des sciences pourrait bien s’arrêter d’elle même. Mais elle s’arrêterait par défaut, au sens de disparition ou assèchement de la passion. Quand on parle de technoscience, par exemple, on parle effectivement d’une recherche scientifique fonctionnelle, liée à des questions qui n’ont plus d’auteur, qui ne traduisent plus de passions, mais une espèce de fonctionnarisation générale, une bureaucratie de mesure. Et c’est bien ce que les scientifiques craignent, c’est bien ce que les physiciens craignent. Mais ils n’ont malheureusement que les mots du passé pour lutter contre ces probabilités. Ils essaient de défendre ce qu’ils appellent la recherche désintéressée, contre la vulgaire recherche appliquée, asservie aux besoins de la société. Moi je ne peux pas employer les mots du passé, qui est en train d’être vaincu, pour faire exister du possible, un avenir qui ne soit pas celui que nous prépare celui qui est à l’oeuvre aujourd’hui. Donc je dois mettre en scène l’intérêt, les passions des pratiques scientifiques, de manière à ne

⁵*Ibidem*, p.27.

⁶*Ibidem*.

pas tenter de les défendre en disqualifiant ce qui serait encore une fois de l'ordre de la non-science, de l'ordre d'intérêts sociaux etc... C'est spéculatif au sens où il s'agit d'inventer des possibles et une manière de parler, une manière de présenter les choses qui ne soit pas portée par aujourd'hui, qui ne soit pas portée par les mots qui se proposent aujourd'hui, que ce soient les mots de la nostalgie envers une recherche qui fut libre et désintéressée et qui est en train de mourir, ou les mots du ressentiment qui disent "ah, ils se sont longtemps crus libres et désintéressés, et bien maintenant ils n'ont qu'à se réveiller et se rendre compte que, comme tout le monde, ces scientifiques ne sont jamais qu'au service d'intérêts économiques ou autres". Comme tout le monde ils sont salariés, comme tout le monde ils ont à subir le destin de bureaucratisation générale. Donc pour moi "probabilité", c'est ce qui ne peut se calculer que dans la mesure où l'on peut tracer une continuité entre le présent et le futur probable, que dans la mesure où c'est calculable, c'est à dire dans la mesure où il y a toute une série de termes qui restent invariants: "toute chose étant égale, il est probable que...". La spéculation c'est pour que toutes les choses ne restent pas égales".

Passion de comprendre, passion de dire et d'écrire, passion de lutter contre l'empire des probabilités, passion de créer des possibles, d'envisager un devenir, mais dans le cadre d'un travail spéculatif rigoureux et qui ne nous libère en aucun cas de tout ce qui nous situe. "Au contraire", dit-elle, "il faut être d'autant plus attentif à ce qui nous situe et à ce qu'on n'a aucune raison de penser qu'on a les moyens de dépasser ou d'oublier. Et donc je ne peux pas oublier un seul instant, au moment où je joue avec des possibles, que ces possibles sont conçus par une philosophe héritière de la tradition occidentale, tradition qui a porté cette différence radicale entre ce que nous appelons maintenant moderne - à l'époque de Platon on n'appelait pas cela moderne, on appelait cela rationnel -, et ce que nous disons traditionnel. Et cette invention est pour moi une invention politique. C'est cela que je défendais dans *L'invention des sciences modernes*: c'est une invention politique que l'invention des épreuves qui permettent à ceux qui les ont satisfaites de prétendre représenter quelque chose, que ce soit la chute des corps ou la rationalité contre les sophistes, de représenter valablement quelque chose et de disqualifier ceux qui ne le représentent pas de manière légitime. C'est une invention politique de la différence, de faire exister sans cesse des différences entre légitime et illégitime. Donc je suis, en tant que philosophe, héritière de l'acte

[platonicien] d'exclusion des sophistes, constituée par une tradition politique [...] Donc cette situation est politique et m'interdit de pouvoir penser, parler et trouver les mots adéquats pour dire ce que nous avons exclu, ce que nous avons détruit [...] C'est un peu là que je double ma descendance philosophique et occidentale d'une descendance féminine, c'est à dire du fait d'être parfaitement à l'aise avec l'idée - comme aurait dit Lacan - d'être *pas tout*, ou d'être pas tout-terrain, ou d'être quelque part et pas n'importe où. En somme, il s'agit de ne pas oublier que c'est en parlant de quelque part que j'ai éventuellement une chance non nulle de faire allusion à ailleurs sans pour autant faire taire cet ailleurs, sans faire comme si j'avais les moyens de parler au nom de tout le monde. Ce n'est pas parce qu'on essaie de débloquent spéculativement certains possibles qu'on a tout à coup le monde, l'humanité toute entière à sa disposition. C'est là une des illusions de la philosophie et de l'universel philosophique par rapport auquel j'ai beaucoup de jubilation à prendre mes distances”.

Etre à la fois héritière et se reconnaître avec humour comme un produit de cet héritage; refuser dans le même mouvement l'autorité érudite de la chose dite comme si elle avait été une fois pour toutes jugée vraie: voilà le pari difficile auquel Isabelle Stengers nous convie. Mais ce refus de la convention érudite ne signifie évidemment pas travailler dans une arrogante solitude. Les deux premiers tomes de *Cosmopolitiques* peuvent se lire comme une épopée peuplée de personnages *fabuleux*, physiciens habités de passions, épistémologues atrabilaires, charlatans ou sophistes, guerriers et conquérants dont elle nous fait partager les rêves et les ambitions. Et, à côté de ces personnages fabuleux, quelques compagnons de voyage - Niels Bohr, Gilles Deleuze et Félix Guattari, Bruno Latour - dont elle nous dit qu'elle ne travaille pas *sur* eux, mais *avec* eux. Avec eux, Isabelle Stengers crée les instruments de pensée, l'extraordinaire batterie de questions, de problèmes, de concepts, qui lui permettent de porter sur le passé et le devenir de nos pratiques scientifiques un regard qui leur offrent de nouvelles manières d'exister. Et le tout, sur fond d'une petite musique rieuse qui nous accompagne jusqu'à l'été...